

LA MONTAGNE QUI M'A SAUVÉE

Lauren Wolk

Le livre

Lorsque la Grande Dépression lui prend presque tout ce qu'elle possède, la famille d'Ellie est contrainte de quitter sa maison en ville et de recommencer à zéro, au cœur des forêts sauvages de la montagne aux Échos. Là-bas, Ellie se découvre un profond amour pour la nature. Surtout, elle y retrouve une force et une liberté plus que bienvenues, après qu'un accident a laissé son père dans le coma. Un accident pour lequel Ellie a été injustement tenue responsable.

Déterminée à ramener son père parmi les vivants, la jeune fille se lance dans une expédition pour rejoindre le sommet de la montagne. Une femme surnommée « la sorcière » y vivrait, elle posséderait d'extraordinaires secrets de guérison. Pourra-t-elle aider Ellie ?

L'autrice

Lauren Wolk est romancière, poète, artiste visuelle et directrice associée au Centre culturel de Cape Cod, Massachusetts. Elle a écrit deux romans pour la jeunesse : *L'année où j'ai appris à mentir* et *Longtemps, j'ai rêvé de mon île*. Ce dernier a été sélectionné à maintes reprises pour divers prix, et a obtenu le Scott O'Dell Award de la fiction historique en 2018.

Lauren Wolk

LA MONTAGNE
QUI M'A SAUVÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Anne de Béro

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À mon mari, Richard, et à nos deux merveilleux fils,
Ryland et Cameron.*

MAINE

1934

La première personne que j'ai sauvée a été un chien.

Ma mère pensait qu'il était mort mais il était trop jeune pour mourir. Il venait tout juste de naître, il était encore tout mouillé, luisant et superbe, mais il ne respirait pas.

– Emporte-le, m'a-t-elle dit, en le faisant glisser dans mes mains en coupe.

Sa voix était froide. Peut-être était-ce pour cela qu'elle tremblait un peu, mais, la connaissant trop bien, j'en doutais.

Maisie, enserrant les trois chiots vivants qui cherchaient son lait à l'aveuglette, me regardait avec des yeux douloureux.

Je sentais combien elle souffrait, elle aussi.

– Que dois-je faire avec lui ? ai-je demandé.

– Va l'enterrer à l'écart, loin du puits.

Ma mère s'est retournée pour changer la litière, rouge comme un soir de Noël.

Nous avons tous eu une nuit difficile. Mais c'était pour le dernier chiot que cela avait été le plus dur. Celui qui reposait dans mes mains.

Je l'ai serré contre ma poitrine, comme si j'avais deux cœurs dont un seul battait, puis je l'ai emporté hors de l'abri

à bois, dans une claire coulée de lumière matinale. Je suis passée devant la maison et me suis dirigée vers le puits et, au-delà, vers la tombe qui l'attendait.

Je me suis arrêtée net avant de me retourner.

Sur le large seuil en granit de la maison : un baquet rempli à ras bord d'eau froide, prête à servir.

Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais une petite étincelle dans ma poitrine a flambé à la vue de cette eau bleu-vert des reflets du ciel et des arbres. Calme. Simple. Elle me parlait d'une voix plus forte que celle de ma mère qui, debout à l'entrée de l'abri, les bras chargés de paille ensanglantée, m'a lancé : « Va donc plus loin, Ellie. »

Je ne suis pas allée plus loin.

L'étincelle, la flamme, la voix – tout m'attirait vers le baquet. J'ai plongé le bébé chien profondément dans cette eau froide, si froide, et je l'y ai maintenu jusqu'à ce que je le sente tressaillir et se débattre.

– Ellie ! Qu'est-ce que tu fabriques ? a crié ma mère, en jetant la paille et en se précipitant vers moi.

Elle s'est immobilisée, bouche bée, lorsque j'ai ressorti de l'eau le chiot tout dégoulinant qui s'agitait et que je l'ai remis contre ma poitrine.

– Il n'est pas mort, ai-je dit avec un sourire. Pas mort du tout.

Ce qui lui a tiré un bref sourire.

– Alors il est à toi, m'a-t-elle dit en se retournant pour ramasser la paille. Débrouille-toi pour qu'il le reste.

Je ne savais pas si elle voulait dire que je devais me

débrouiller pour qu'il reste en vie, ou pour qu'il reste à moi, mais j'avais bien l'intention de faire les deux.

Je me suis assise sur le seuil et je l'ai séché avec un pan de ma chemise en ébouriffant son pelage brillant, ce qui l'a fait respirer plus fort et moi aussi. J'ai poussé une série de profonds soupirs comme si tous deux nous avions manqué d'air.

Puis je l'ai ramené à Maisie, qui a levé les yeux pour me fixer pendant que je lui faisais une place entre les autres chiots et que je lui montrais la mamelle qui lui était destinée.

Quand Maisie a reposé la tête, elle aussi a poussé un grand soupir.

Les chiots se ressemblaient tous. Le poil foncé. Parfaitement formés. L'un avait le bout d'une patte blanc. Un autre était plus costaud. Un autre encore avait des reflets dans son pelage. Le mien était bringé* et le bout de sa queue était blanc, comme un pinceau trempé dans la peinture. Cela le rendait différent.

Mais je n'avais besoin d'aucun signe distinctif.

J'étais certaine de le reconnaître instantanément, et certaine qu'il me reconnaîtrait.

– Il va falloir te trouver un nom, lui ai-je dit quand il s'est mis à têter goulûment sa nouvelle vie.

C'est à cela que j'ai réfléchi pendant que j'accomplissais toutes mes tâches matinales.

En arrachant les touffes de pâturin qui envahissaient le

* Pelage fait de poils de couleurs différentes, ni véritablement tacheté ni rayé, mais mélangés.

coin des pommes de terre, j'ai écarté « Ombre » (même s'il avait le poil sombre et que ça lui allait bien).

J'ai envisagé « Possum* » (parce qu'il n'avait pas été vraiment mort) pendant que j'entassais le pâturin pour le donner aux vaches.

J'ai pensé à « Boy » (c'était un garçon), et à « Beau » (il l'était aussi) tout en désherbant les rangées d'épinard précoce semé à l'automne.

J'ai aussi songé à « Pinceau » (pour le bout tout blanc de sa queue) tandis que je faisais des fagots de petit bois.

Finalement, en rangeant du bois dans le coffre près du grand fourneau de la cuisine, j'ai choisi « Motus ».

Pendant que nous prenions notre petit déjeuner, myrtilles séchées, pommes de terre au four, lait encore tiède de la traite du matin, mon petit frère Samuel a dit :

– J'aime bien ça. C'est un nom de cœur.

– Un quoi ? a demandé ma mère

– Un nom de cœur. Tu sais bien, un nom à deux temps. Ba-boum. Ba-boum.

Et *moi*, j'ai beaucoup aimé ce qu'il venait de dire.

– Motus, c'est stupide comme nom, a dit Esther, ma grande sœur, qui pensait que tout ce que je faisais était stupide. Le jour où il filera quelque part, tu vas te retrouver à crier « Motus ! » à tue-tête. Ce sera stupide.

* L'opossum, mammifère de la taille d'un petit chat, adopte une stratégie de défense peu banale lorsqu'il est menacé : il fait le mort.

Je n'étais pas d'accord même si je savais bien que Motus était un nom étrange. Ce qui me convenait parfaitement.

J'étais moi-même étrange à plus d'un titre, et j'aimais des choses qui l'étaient aussi. J'aimais les questions qui méritaient une réponse. Comme celles qui m'entraîneraient bientôt jusqu'au pic des Étoiles, jusqu'à un garçon qui savait faire chanter son couteau, à une vieille harpie appelée Cate, et à tous les autres *autres* dont j'ai fait la connaissance durant cette période singulière – ceux qui étaient bons, ceux qui étaient mauvais –, tous reliés à la flamme qui avait brûlé plus haute et claire que jamais le jour où Motus était né.

La grand-mère de Motus, une chienne très douce du nom de Capricorne, avait commencé sa vie là où j'avais commencé la mienne, dans la ville où mon père était tailleur et ma mère professeuse de musique, avant l'effondrement de la Bourse qui avait ruiné tout le monde et nous avait envoyés vivre dans la montagne aux Échos.

– Qu'est-ce qui s'est effondré? avais-je demandé à mon père quand notre propre vie avait commencé à s'écrouler.

Il m'avait répondu que trop de gens avaient parié avec leur argent, puis qu'ils avaient été pris de panique quand ils avaient compris qu'ils allaient perdre, ce qui, en réalité, leur en avait fait perdre encore plus et les avait précipités dans la pauvreté, et nous avec eux.

– Je ne comprends pas. (Je me souviens d'avoir levé les yeux vers lui dans l'attente d'une meilleure explication.) Est-ce que nous aussi, nous avons parié avec notre argent?

Il a fait un signe de dénégation.

– Alors pourquoi l'avons-nous perdu, nous aussi?

– Pas le nôtre directement. Mais les gens qui n’ont pas d’argent ne paient plus le tailleur pour qu’il leur fasse des vêtements, ils n’achètent plus de nouveaux habits quand les anciens peuvent encore servir.

Mon père était bien plus qu’un bon tailleur. Les vêtements qu’il nous cousait nous allaient comme une seconde peau, et les plantes grimpantes et fleurs qu’il brodait au revers des ourlets et des poignets étaient de toute beauté. Elles étaient comme une signature au bas d’un tableau.

– Mais Maman, elle est professeure. Ça veut dire que les gens sont trop pauvres pour aller à l’école ?

– Non, ce n’est pas ce que je veux dire. Tout le contraire, en fait : davantage de musique à l’heure actuelle, ce serait bénéfique pour tout le monde. Mais j’ai bien peur que la musique soit une des premières choses qui s’arrêtent quand une école ne va pas bien. Et nous ne sommes pas les seuls à partir. La moitié des habitants de la ville ont disparu, ils se sont installés chez des proches ou ils sont juste... partis ailleurs. À la rue, sur les routes, à la recherche de travail. Ce qui veut dire moins d’enfants à l’école, et plus besoin de tous les professeurs qui enseignaient auparavant.

Plus besoin de ma mère !

Nous avons perdu la boutique. Puis notre maison. Puis la vie que nous avons toujours connue.

J’ai alors compris le sens de l’autre mot que les gens utilisaient quand ils parlaient de l’effondrement. La Dépression, disaient-ils. La Grande Dépression. Ce qui signifiait quelque chose d’horrible et de sombre.

Je n'avais pas besoin de mon père pour comprendre ce mot. Je le lisais sur le visage de ma mère, sur celui de ma sœur, et parfois même, de manière plus fugace, dans le regard de mon père. Mais c'était la même chose.

Nous avons emmené Capricorne avec nous quand nous avons quitté la ville, alors que nous ne savions même pas comment nous allions nous nourrir, sans parler d'un chien.

Lorsque nous sommes arrivés sur notre petit coin de montagne, nous avons entravé les nouvelles vaches que nous venions d'acquérir et entassé notre équipement sous une toile pour le protéger des intempéries, puis nous avons vécu dans une tente de fortune le temps de bâtir une maison en rondins.

La pauvre Capricorne était toute désorientée par notre nouvelle vie dans les bois. Elle s'était toujours sentie si bien sous la table de la cuisine pendant que nous y prenions nos repas, ou au pied d'un lit, ou dans le jardin que nous avions avant la crise. Mais nous n'avions plus ni cuisine, ni table, ni jardin pour la réconforter. Nous la prenions avec nous chaque soir dans la tente, et c'était elle qui nous réconfortait.

C'était elle qui grondait la nuit pour nous avertir de l'approche d'un ours, ce qui faisait sortir mon père avec une torche pour le faire fuir.

C'était elle qui tremblait et pleurait si fort quand le tonnerre résonnait que nous nous sentions tous courageux par comparaison.

Et c'est elle qui m'a apporté le cadeau le plus étrange que j'aie jamais reçu : attaché par un bout de ficelle à son collier, un minuscule agneau en bois sculpté.



– Qu'est-ce que c'est? lui ai-je demandé lorsqu'elle est arrivée un beau matin, sortant d'entre les arbres.

Elle était tout amaigrie car elle était pour la première fois de sa vie obligée d'apprendre à chasser, tout comme mon père, d'ailleurs. Mais, ayant le choix entre musaraignes ou soupe aux haricots, elle s'y était mise.

J'ai décroché le minuscule agneau et je l'ai tourné vers la lumière.

– Où as-tu trouvé cela?

Je l'ai fixée dans les yeux, mais elle n'avait rien à dire.

J'ai scruté le sous-bois tout autour et je n'ai vu que mon père qui coupait du peuplier, ma sœur qui ramassait du bois pour le feu, et ma mère qui revenait du ruisseau, chargée d'un lourd seau d'eau, Samuel accroché à sa jupe.

Personne d'autre.

Nous avons fait connaissance des quatre autres familles qui s'étaient installées non loin. Tous des habitants du Maine, solides et durs à la tâche, qui économisaient les bouts de ficelle et mangeaient jusqu'à la moelle de leurs os à soupe. Aucun n'aurait émoussé le fil de son couteau pour un caprice.

Mais Capricorne n'aurait jamais laissé un étranger s'approcher suffisamment près pour attacher quelque chose à son collier. J'en ai donc conclu que l'un de nos voisins avait dû sculpter ce petit cadeau et qu'il avait chargé notre chienne de l'apporter chez nous. Qui d'autre, sinon?

Cette personne avait peut-être espéré que Samuel trouverait le petit agneau.

Mais je savais qu'il le perdrait dans la boue.

Et il avait tout l'air d'être pour moi. Je l'ai donc rangé tout au fond d'une chaussure du dimanche que je ne risquais pas de remettre de sitôt, sans rien dire à personne.

Si quelqu'un devait percer ce mystère, je voulais que ce soit moi.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Longtemps, j'ai rêvé de mon île
L'année où j'ai appris à mentir*

© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition

© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

© 2020 by Lauren Wolk

Titre de l'édition originale : « Echo Mountain »

(Dutton Children's Books, Penguin Young Readers Group, New York)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : avril 2021

ISBN 978-2-211-31392-6